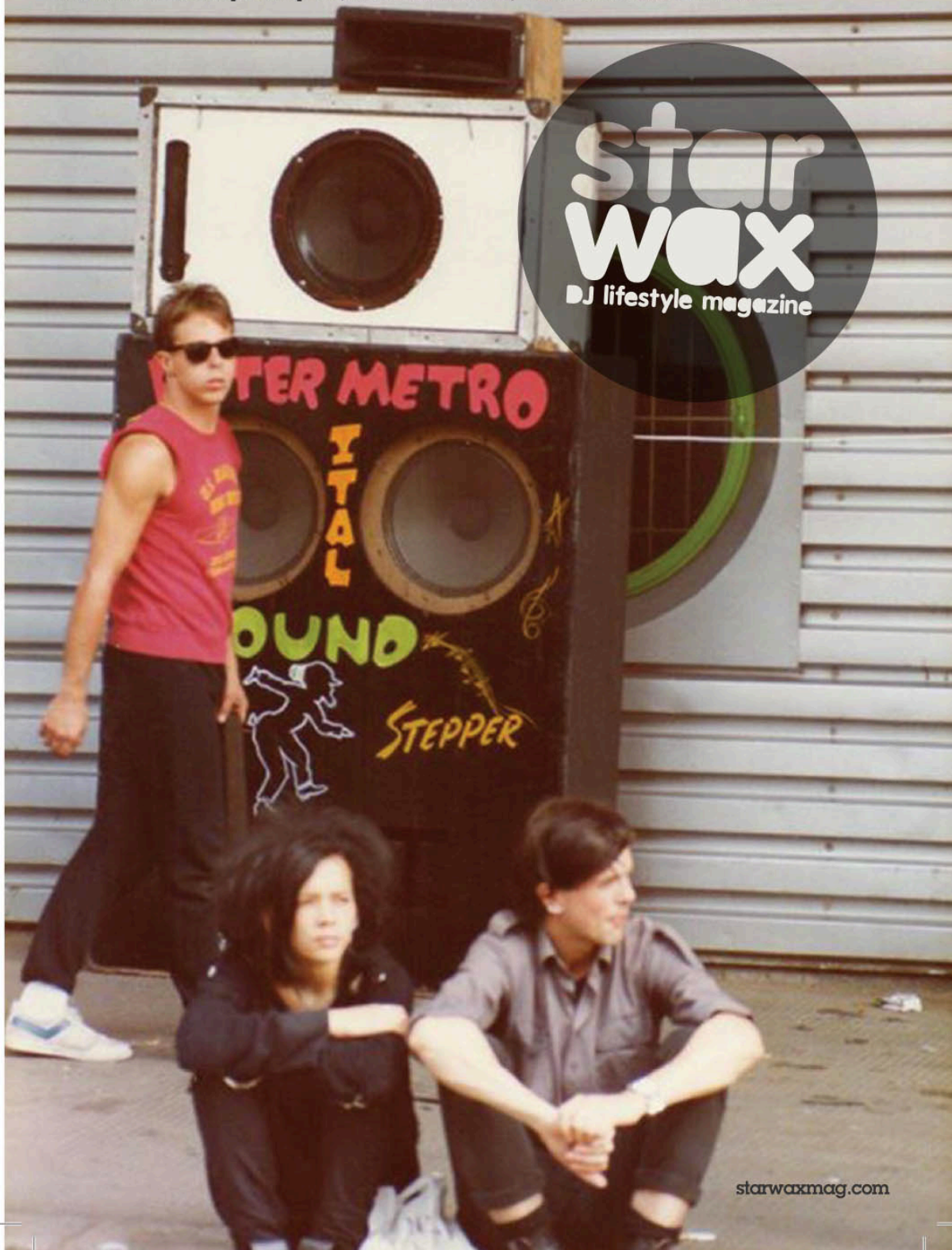


star
wax
DJ lifestyle magazine





30.09.17

**Star Wax Sound System
The Anniversary Party - 11 Ans**

hip-hop, dub, noise, electro, tropical, jazz-funk & house

**Krak in Dub / Dj Seep / Cosh...
Dj Claim / Maysgold / Provok
Derfi One / Buitre Zamuro
Parlons Scratch Jam
& more friends**

Hosted by ILL Yo : Concerts,

Dj's set & live painting.

Plus espace Posca

libre expression &

Initiation Djing.

Food boat...



leBarboteur

info: www.starwaxmag.com

16h à 23h30



MPC LIVE

La Nouvelle Génération de MPC Standalone



En démonstration chez

AUDIOSOLUTION	LE THOR (84250)	MUSIC WEST	AUBAGNE (13400)
CLE DE SOL	DIJON (21000)	SAMBA MUSIQUE	LA GARDE (83130)
ENERGYSON	NIMES (30900)	SONOVENTE	PALAISEAU (91120)
ENERGYSON	MAUGIO (34130)	SONOWEST	VEZIN LE COQUET (35132)
ESPACE CLAVIERS	BORDEAUX (33000)	STAR'S MUSIC	LILLE (59800)
HOME STUDIO	PARIS (75009)	STAR'S MUSIC	LYON (69007)
MICHEL MUSIQUE	GRENOBLE (38000)	STAR'S MUSIC	PARIS (75009)
MICHENAUD	NANTES (44000)	TERRE DE SON	ST SATURNIN (72650)
MUSIC 3000	ST LAURENT DU VAR (06700)	UNIVERS SONS	PARIS (75011)
MUSIC ACTION	TOULOUSE (31300)	WOODBASS	PARIS (75019)

AKAI
PROFESSIONAL

D'année en année, l'écart se creuse entre les Djs amateurs et professionnels. De l'apprenti avec son jouet, au selecta, en passant par les platinistes les plus émérites. Il y a également ceux qui sont d'avantage beatmakers. D'ailleurs ces derniers rejettent souvent le mot Dj placé devant leur pseudonyme. Ils utilisent des controllers, des MPC, des modulaires... S'agit-il vraiment d'approches différentes ? Oui puisque ce ne sont pas les mêmes instruments utilisés. Et puis composer un spectacle, c'est emporter un public dans son univers afin de le faire réagir ou simplement de le divertir sans forcément l'inciter à la danse. Alors qu'un Disc jockey est censé emporter le public sur la piste de danse, qui est son espace le temps d'une nuit. En revanche lorsqu'un Dj effectue un travail de recherche, de mix, de scratch, de composition, ou un effort quant aux costumes ou au mime... sa prestation s'approche bien plus d'une œuvre à part entière. Attention il faut différencier les Djs qui passent la majorité de leurs prestations à danser et à caresser les platines, et ceux qui ajoutent une dimension théâtrale à un spectacle cousu-main. Même si ces shows se multiplient, ils sont encore rares. L'alternative est le spectacle vidéo, comme les prestations d'Amon Tobin, Jeff Mills, Dj Shadow et Cut Chemist... ou la formule de L'Entourloop, un trio accompagné de Mcs. Il est évident de constater qu'il n'est pas donné à tout le monde de concrétiser un show de A à Z. Un vaste sujet qu'on a décidé de ne pas évoquer dans cet édito, ou presque.

Alors au lieu d'épiloguer, je me suis demandé comment notre cher gouvernement a été créatif en ce mois d'août. Bien sûr, comme chaque année, les lois les plus pertinentes sont votées pendant que nous nous pavanons en bord de mer. L'une d'entre-elles nous a particulièrement interpellés puisqu'elle est répressive et concerne la diffusion de la musique. En effet le décret n° 2017-1244 du 7 août 2017 relatif à la prévention des risques liés aux bruits et aux sons amplifiés durcit la législation pour les événements indoor et outdoor. Cher producteurs et organisateurs, sous prétexte de ne pas déranger le voisinage et de protéger notre santé, vous allez devoir baisser le volume de trois décibels. Evidemment cette loi fait réagir, notamment les Djs avides de basses généreuses. Mais n'est-ce pas fantastique de savoir que le gouvernement nous protège ?

Pour finir, je me suis dit que la majorité d'entre vous ne se préoccupent peu ou pas de ce sujet. Alors la rédaction a décidé de vous informer sur un épisode relatif aux balbutiements des sound systems reggae hexagonaux, de faire monter en puissance des personnalités comme Mush et Dabaaz, ou de faire écho aux nouveautés, dans les bacs des disquaires pour cette rentrée. Et promis, mesdames et messieurs les ministres, nous feront attention aux décibels le samedi 30 septembre, date à laquelle nous allons célébrer les onze ans de Star Wax. Rendez-vous cet automne ! Infos sur www.starwaxmag.com

SOM MAIRE STAR WAX N°44

- 05 - Édito | 07 - Ours | 09 - Lifestyle
- 12 - Dabaaz | 16 - Sneakers
- 18 - La Basse Tropicale
- 22 - Mush | 28 - Didier Vacassin
- 36 - Fania Records - Focus Part I
- 38 - Rare Wax par K-Melson
- 40 - Chroniques | 44 - Menu Best Of

Nouvelle série Planar, le retour d'une icône

Rega fût créé en 1973 par Roy Gandy. Ingénieur chez Ford, mélomane et guitariste à ses heures, Roy trouvait que les platines disponibles n'étaient pas assez performantes et pensait qu'il pouvait faire mieux lui-même. L'histoire lui donnera raison.

En 2017, REGA compte plus de 100 salariés, est en pleine forme et exporte dans 45 pays. Et Roy joue toujours de la guitare.



Handmade in England



Since 1973

REGA est distribué par Sound & Colors - GT Audio
31-33 boulevard Gouvion Saint-Cyr 75017 Paris - Tél. : 01 45 72 77 20
info@soundandcolors.com - www.soundandcolors.com



Peoples Records shop (Detroit) / photo par Corentin Godin

- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Snik88 & Julien Douek - Rédaction : Vincent Caffiaux, Sabrina Bouzidi, Dj Barney, Ill_y0 - Photographes : Rolf G. Wackenberg, Ill_y0, Marie Vaneetvelde (Gugus Archives), Aurélien Touffet, Meghiref, Nico... - Ont participé : Colette Aubert, E-Kyoz, Dj Ness, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, Dj Claim, Dj Absurd, Andreas... - Marketing : supacosh@starwaxmag.com - Couverture : Notting Hill Carnival (1983 - Londres) par Marie Vaneetvelde (Gugus Archives) - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en Espagne : trimestriel national gratuit. Liste détaillée des 662 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com - Star Wax est édité par Compos-it (2000 - 2017) - Rédaction : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil -

info@starwaxmag.com

CONCERTS
MÉDINE

DANSE

LO SWING

BEAT
MAKING

9 SEPT 2017 - BATACLAN

RAP

READY OR NOT

DJING

JURY DES BATTLES RAP x DANSE x DJ x BEATMAKING

MÉDINE (DIN RECORDS) x BRUCE YKANJI (JUSTE DEBOUT)

DJ STRESH (HELLO PANAM) x NODEY (NODEY BEATMAKING)

BOYHOOD tee-shirt
45 euros



Stereocap
Headphone
249 euros



Adidas par
Alexander Wang
saison 2
35 euros

CHMPGN Jean Zip
140 euros



Pro-Ject

Le luxe accessible depuis 1991
Par le n°1 mondial des platines audiophiles
100% Made in Europe*



* 100 % Fabriqués en Europe



POSITIVE-HOUSE- 200 RUE DU PROFESSEUR PAUL MILLIQUET - CHAMPIGNY SUR MARNE - FRANCE - S.A.S AU CAPITAL DE 100000€ - RCS CRETEIL 302 864 347 - N° TVA UE FR 830058497 - info@AudioMarketingServices.fr



MAYSGOLD

FIRST EP « LADYBOY »

DISPO PARTOUT



+ en téléchargement gratuit sur Soundcloud



SOLID Paris
H-Bird Classic
50 euros



4649 Full Camo
Hooded #BritishBuilt
75 euros



Benjamin Deregard
Casquette Hijau - 155 euros



No Name Arcade Sneakers
Pony Zebra - Black Fox Dove
129 euros



Rave Skateboard
Mondrian waist pack
40 euros



4649 Camo Fishing Vest
75 euros



Avnier Track Top Navy
215 euros



LE RENDEZ-VOUS EST PRIS AU 7 DE LA RUE VAUVILLIERS DANS LE PREMIER ARRONDISSEMENT DE PARIS OÙ, NON LOIN DE LÀ, TRÔNAIT ENCORE RÉCEMENT DES INSTITUTIONS COMME WRUNG ET EKIROK. À DEUX PAS DE LA BOUTIQUE BLEU DE PANAME ET FACE À LA NOUVELLE ENSEIGNE STARCOW, DÉDIÉE AUX FEMMES, POYZ AND PIRLZ A DÉSORMAIS PIGNON SUR RUE. BAROUDEUR DU RAP FRANÇAIS ET PATRON DES LIEUX, DABAAZ ÉVOQUE ICI LES LIENS ENTRE LA CRÉATION TEXTILE ET LA MUSIQUE.

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Eyméric, mais je suis connu sous le nom de Dabaaz. J'ai commencé dans le rap français avec le groupe Triptik, à la fin des années 90. Nous avons réalisé trois albums, un Ep, des dizaines de vinyles, des tournées... Une très belle aventure. Elle a surfé sur ce que l'on appelle l'âge d'or du rap français. En 2004, quand Triptik s'est arrêté, j'ai continué en solo en tant que rappeur avec, en 2007, la sortie d'un album. Il y a presque dix ans. Juste après ce premier album, j'ai voulu réunir mes passions soit le rap, le graphisme, l'image, les concerts et les soirées sous une seule entité : Poyz And Pirlz.

Peux-tu détailler ce qu'est Poyz And Pirlz ?

Comme je te le disais, le graphisme et l'image font partie de mes passions depuis ma découverte de la culture hip-hop. J'ai même commencé par du dessin, de la peinture. Avec Triptik dès qu'on a eut besoin de visuels c'était moi qui m'y suis collé car nous n'avions pas trop les moyens de faire appel à des professionnels. Donc je me suis vite mis à l'infographie et ai développé une carrière de graphiste et de directeur artistique, en parallèle de celle de rappeur. Au début de Poyz And Pirlz, il y a presque 10 ans, ça se développait sous la forme de soirées. À Paris tout était très segmenté, la scène rap indépendante était un peu essoufflée, alors que la scène électro était majoritaire. Il y avait un vrai manque. Avec les Poyz And Pirlz parties on arrivait donc avec un nouveau format de soirées 100% rap, mélangeant showcase rap et cinq DJs de tous horizons jouant du rap français, du rap old school et les nouveautés.

Quels Dj's étaient résidents ?

Nous réunissions Drixxé et sa touche funky black music, Dj Gero qui représentait l'aspect DMC, plus technique, et son style rap-électro. Mais également Arthur King et son approche pop-RnB complétée par une grosse culture rap, Matt Primeur, de chez Chronowax ou Disque Primeur, et sa grande culture du vinyle et Kasey, pour son style électro-hip-hop aux influences de Detroit et Chicago. Les soirées ont fédéré beaucoup de monde et le succès à été au rendez-vous, ce qui a permis de lancer la marque de sape Poyz And Pirlz. La marque représentait tout un univers graphique sur des tee-shirts, que tu retrouvais sur les flyers des soirées... Un modèle qui a bien fait parler de lui à l'époque représentait la famille du Cosby Show avec le slogan « Si Si La Famille ».

De 2008 à 2013, nous partagions un lieu avec la marque Qhuit aux Abbesses, Drixxé, le producteur de Triptik, avait un studio son au sous-sol et toute une petite communauté se partageait l'espace bureau. On y proposait du Qhuit, du Poyz And Pirlz, du vintage avec mon pote Sergio qui vendait de la basket. Et avec Grain de Caf' d'Octobre Rouge, qui ramenait aussi pas mal de produits d'exception. Une très belle aventure !

Avant une deuxième phase...

Il a fallu s'émanciper. J'ai monté une deuxième structure avec mon associé Pol, avec qui je bosse encore aujourd'hui. Nous avons évolué sur les matières, les coupes, la marque, le logo, etc. On a commencé à s'exporter, et maintenant cela fait quatre ans que ça dure. On a également développé ce côté parisien car on aime représenter notre ville, comme Supreme à New York ou encore Stussy à Los Angeles. Cela a renforcé notre identité et a permis que l'on s'exporte. La principale difficulté est de débiter avec un truc à échelle humaine et de faire ce qui nous plaît, tout en sachant que ça a du potentiel à l'étranger et que nous avons une légitimité qui nous assure une communication et une crédibilité naturelles qui ne nécessite pas beaucoup d'investissements. Je fais partie de cette catégorie de gens qui ne sera peut être jamais au top, mais qui sera tout le temps là, si possible en évoluant. Une idée qui rejoint la philosophie de Poyz And Pirlz.

“ Je fais partie de cette catégorie de gens qui ne sera peut être jamais au top, mais qui sera tout le temps là... ”

Existe-t-il des similitudes entre ta marque de vêtements et ta musique ?

Oui, cet état d'esprit et cette sincérité. Plus j'évolue, plus mon but est d'arriver vers quelque chose de sincère et d'honnête, près du peuple ! Qu'importe la forme que cela prend. Ce que je vais produire sera toujours quelque chose que je serais fier de porter ou que je serais fier d'avoir fait et d'avoir vendu. Ne jamais sombrer dans la facilité ! Je ne vais pas changer de style à chaque saison ou à chaque album car je sens qu'il y a une tendance sur laquelle je pourrais surfer. Si je faisais cela, je suis sûr que je me planterais. Donc je fais mon truc, qui n'est pas forcément révolutionnaire, mais avec lequel je suis à l'aise, tout en gérant cette frustration entre ce que tu as envie de faire et ce qui est possible de faire.

Est-ce que le sampling est quelque chose d'essentiel ?

Surtout le sampling. Lorsque j'ai repris le rap pour mon dernier projet, je me suis rendu à l'évidence qu'il fallait que je fasse ce que j'aime vraiment, et ce pour quoi je pense être le meilleur, c'est à dire le sample ! C'est la ligne de conduite que je me suis fixé pour mon nouveau projet musical. Quelle que soit la couleur du son final, je cherche des samples, quitte à pousser le vice encore plus loin car il faut qu'il y ait le moins d'éléments possibles sur la production. Un sample, une batterie, une basse, ça doit être possible ! Et si tout est dans le sample, ça marche aussi ! Il faut qu'il y ait le moins d'éléments possibles. De mon côté, il faut qu'il n'y ait qu'une seule piste, c'est à dire pas de backs, pas d'effets, pas de chants, pas d'invités, etc. Ce sont ces nouvelles contraintes de base qui m'ont permis de me cadrer et de me motiver. Sans rien, mon texte doit tenir debout. Si je te le rappe, il s'améliore. Si je le pose sur l'instru, il se doit d'être d'assez bonne qualité pour que tu n'aies plus que le mastering à effectuer. Le premier beat qui m'a donné envie, c'était un beat de Dj Sek (Time Bomb), que j'ai rencontré chez Starcow. Une instrumentation hyper légère. Toutes les sensations étaient là ! J'adore ça dans le rap ! C'est ce qui m'impressionne le plus, quand un mec a cappella t'herisse les poils, ou quand un instru, avec une simple note, te rend déjà fou... Beaucoup de gens disent que c'est ce qu'il y a de plus dur, donc c'est à la fois humble et prétentieux d'aller sur ce terrain. Tu vois quand j'en parle, ça me motive !

Alors ton projet, c'est pour quand ?

Avant 2018 ! Il faut que je me pose, il y aura dix titres. Ce sera plutôt introspectif, dans la lignée des derniers morceaux que j'ai fait, tout en restant épuré.

Pour toi, quel est le meilleur Dj rap en soirée ?

Pour moi c'est Dj Pone. Il est tellement passionné et met une telle énergie ! En soirée, il est hyper fédérateur, toujours au fait de l'actualité, il connaît les dancefloors et la scène par cœur ! Quand il prend ses platines, il a une approche scénique de la soirée. Que ce soit avec Birdy Nam Nam, un groupe de rap ou tout seul, le spectacle sera au rendez-vous. Tu le regardes autant que tu l'écoutes. Pour ça et pour sa longévité, c'est l'un des meilleurs ! Mais il y a Cut Killer aussi ! Tu le mets n'importe où : dans une cité, en province, dans un club sur les Champs ou à Ibiza, il sait faire avec ce qu'il aime, c'est le meilleur ! Il est trop fort ! Il sait tout faire !

Quels étaient tes Mcs préférés au début des années 2000 ?

En rap français, je dirais Ill des X-men, Dany Dan, Oxmo Puccino, Akhenaton et Les Sages Poètes de la Rue. Outre-Atlantique, je dirais Boot Camp Click, Wu-Tang Clan, Snoop Dogg et Jay-Z.

Et les Mcs d'aujourd'hui ?

En rap français, je dirais Cool Connexion (Jazzy Bazz, Esso) Bon Gamin, Eddie Hyde, 3010, Deen Burbigo, Grande Ville et le rap francophone. Outre-Atlantique, je dirais Migos, Future, A\$ap Rocky et Kendrick Lamar.

Un dernier mot ?

Tant que tu n'as pas abandonné, tu n'as pas échoué ! Le problème dans ce game, c'est qu'il faut réussir ! Et on a souvent l'impression de ne pas réussir car on se compare trop aux autres.

“ ... on a souvent l'impression de ne pas réussir car on se compare trop aux autres. ”





Pinroll lacets plats blancs et or
Embouts métalliques or
9,99 euros



Patrick Ewing 33 Hi X Chainz
"Checkerboard" - 169,99 euros



Puma Suede Classic Sock
100 euros



Nike Air More Uptempo 2
169,99 euros



Puma Tsugi Shinsei Prime
120 euros



Adidas Tennis Hu by Pharrell Williams
100 euros



Garçonne & Chérubin Paris Jazzette
Street Core Series - 180 euros



New Balance 574-S
129,99 euros



Asics Quantum 360 Knit
199,99 euros



Adidas by Alexander Wang saison 2
230 euros



Saucony U Shadow 6000 HT Perf -
Black Tan - 135 euros



Adidas Superstar by Hender Scheme
850 euros



Saucony U Shadow 5000 Weave - Tan
130 euros



Adidas Consortium
Sneaker Exchange Pack
Stan Smith Alife x Starcow
150 euros

CONCEPTEUR DE LA RÉCENTE ANTHOLOGIE « OTÉ MALOYA », LE TANDEM DE DJ'S RÉUNIONNAIS LA BASSE TROPICALE DÉVOILE AU PASSAGE UN PAN INÉDIT DES MUSIQUES ULTRAMARINES GRÂCE À LA MODERNISATION DU MALOYA DANS LES 70'S. MARQUÉS PAR LA CULTURE CRÉOLE ET PAR DES SONS PLUS URBAINS COMME LA JUNGLE OU LE BOOGALOO, KONSÔLE ET NATTY HÔ ÉVOQUENT CETTE COMPILATION...

Sur quels critères avez-vous sélectionné les titres qui composent la compilation « Oté Maloya » ?

Essentiellement sur l'affinité. Au final, les morceaux sont relativement homogènes car ils s'inscrivent dans une période précise. À partir de ce constat on s'est dit qu'on allait faire la lumière sur cette époque particulière, c'est-à-dire la naissance du maloya électrique, l'esprit de fusion qui animait des groupes désormais mythiques comme Caméléon et Carrousel mais aussi des producteurs de séga comme Gaby Lai-Kun ou Rolland Raëlison. Bien entendu nous n'avons pas pu mettre tous les morceaux que nous aimons et il a fallu faire des choix.

Quelles sont les caractéristiques de la production musicale réunionnaise, de l'archipel des Mascareignes ?

Tout d'abord il y a une rythmique commune entre les îles : la musique est ternaire et jouée en 6/8, que ce soit pour le séga de l'île Maurice, de Rodrigues, de la Réunion, des Seychelles. Une caractéristique également valable pour l'archipel des Chagos avec une chanteuse comme Charlésia Alexis. Ou pour le salegy de Madagascar et le m'godro des Comores. Concernant la production discographique, il s'agit surtout de labels à faible tirage. Néanmoins, au final, ça constitue des centaines de références. Pour ce qui concerne la Réunion, les disques étaient essentiellement pressés en France et à Madagascar. Les disques mauriciens étaient quant à eux pressés à Madagascar et au Royaume-Uni, et ceux des Seychelles au Kenya.

Vous considérez-vous comme des garants de la mémoire ?

En tant que Dj's, notre démarche n'est pas celle-là. Ce que l'on cherchait au départ, c'était partager cette musique avec le plus grand nombre de mélomanes, de la Réunion et d'ailleurs, en compilant les morceaux qui correspondaient à nos goûts. C'est exactement la même démarche que pour notre précédente compilation « Soul Sok Séga », qui renvoyait aussi à cette période de fusion entre rythmes traditionnels et influences jazz ou funk.

Le rapport au patrimoine culturel insulaire reste pourtant fort...

La sélection s'inscrit au final dans un certain mouvement de l'histoire musicale de la Réunion et revêt de ce fait un caractère patrimonial. C'est ainsi que nous avons souhaité confier la rédaction des notes de pochette au webzine 7lameslamer.net. Nathalie Legros avait déjà écrit un ouvrage sur Henri Madoré, célèbre ségatière réunionnais. Pour « Oté Maloya », elle a effectué un travail extraordinaire sur l'histoire du maloya à partir d'archives rares voire exclusives. De même, les artistes et producteurs présents sur la compilation ont apporté leur contribution au projet en témoignant sur cette époque avec un recul de quarante ans. De ce point de vue, ces témoignages sont autant de contributions à l'écriture de l'histoire de la musique de la Réunion et des Mascareignes.

Konsôle, n'avez-vous pas l'impression qu'il existe des préjugés entre la métropole et les musiques ultramarines ?

Il est paradoxal de répondre à cette question en étant basé à la Réunion où les « musiques soleil », comme on dit ici, occupent le devant de la scène. J'ai du mal à comprendre cette question, n'ayant vécu en métropole que pendant 5 ans. J'imagine que vous évoquez une image un peu « douidouiste » que peuvent avoir les musiques tropicales en Occident. Cependant, dans les milieux avertis, il ne nous semble pas que cette considération prédomine. Par ailleurs, il y a quelques décennies existait déjà une scène constituée de nombreux musiciens des anciennes colonies ayant émigré en France métropolitaine et se frottant aux musiciens locaux. Pour ce qui nous concerne, nous prenons ces musiques au sérieux. Un certain nombre d'entre elles sont les témoignages de sociétés. Des paroles qui peuvent paraître anodines sont en réalité révélatrices d'une histoire, de modes de vie et de pensées.



D'où votre adhésion à Kréol'Art. Quel est le but de cette association ?

L'association a été fondée en 2004 et a, parmi ses objectifs, la mise en valeur du patrimoine réunionnais. Des livres ont été édités : un catalogue de référence des productions discographiques de l'Océan Indien par Arno Bazin, un livre de reproductions de partitions de quadrille créole (du proto-séga, Ndlr) d'Isaac Guény de la fin du 19ème siècle, et dernièrement la troisième édition de « Musiques Traditionnelles de La Réunion » de Jean-Pierre La Selve. Des expositions ont aussi été organisées, concernant notamment les pochettes de disques vinyles. Toutes ces actions ont été menées grâce au soutien du département de la Réunion..

Natty Hô, quel est votre point de vue concernant le retour du vinyle ?

En tant que disquaire ou même mélomane, je n'ai pas vu le vinyle disparaître même si les ventes ont baissé pendant une certaine période, dans les années 90 et 2000. On ne peut pas nier le fait que les ventes de vinyles ont repris depuis quelques années, pour diverses raisons comme la qualité du son, la valeur de l'objet mais aussi par effet de mode. Les acheteurs plus avertis n'achètent pas certaines rééditions, sans intérêt concernant la qualité du son. Pour ce qui concerne les musiques de l'Océan Indien, ayant activement contribué à l'enrichissement de la base de données Discogs, l'intérêt porté a mécaniquement contribué à susciter la curiosité. Un phénomène que nos deux compilations ont dû accentuer.

Vous avez joué lors du festival Worldwide de Gilles Peterson à Sète. Comment s'est déroulée la rencontre avec le Dj-producteur britannique ?

Jouer au Worldwide a été un grand plaisir. L'ambiance est vraiment cool et on a été très bien reçus par toute l'équipe : Ivan, Pierre, Nicolas, Simbad et Gilles. Avec ce dernier nous avons eu un excellent contact et il nous a demandé un mix de séga mauricien exclusif pour Worldwide, son émission radio à la BBC. Le mix est toujours en ligne sur notre SoundCloud. Mais peut être faudra-t-il bientôt migrer sur une autre plateforme au vu des difficultés rencontrées par cette entreprise. Konsôle avait déjà rencontré Gilles quelques années auparavant lorsque ce dernier était venu pour une date à la Réunion en compagnie de Rémy Kolpa Kopoul. À son retour à Londres, Gilles a diffusé deux morceaux que Konsôle lui avait fournis : « La Rosée Si Feuilles Songes », qui figure sur la compilation « Oté Maloya » et la face B du morceau de Groupe Dago, également sur la compilation.

Et vos projets ?

Bien entendu on a d'autres idées. Mais pour l'instant nous ne préférons pas en dévoiler la nature car nous venons de sortir la compilation sur la Réunion. Nous vous remercions de l'intérêt porté pour nos travaux et pour l'accueil chaleureux fait à nos compilations. Notre but était de mettre en lumière ces morceaux, pour la plupart méconnus en dehors de nos territoires. On a eu un super retour de la communauté des Dj's et de la presse spécialisée. C'est une grande satisfaction.



“ Des paroles qui peuvent paraître anodines sont en réalité révélatrices d'une histoire, de modes de vie et de pensées. ”

“Derrick May, Mad Mike ou Jeff Mills, de Detroit, sont venus à Saint-Étienne (...) Tous ont été frappés par l'atmosphère particulière et industrielle que dégage cette ville.”

MUSH

OLIVIER MUTSCHLER AKA MUSH A GRANDI À SAINT-ÉTIENNE. TRÈS JEUNE, LE STÉPHANOIS EST INFLUENCÉ PAR LA TECHNO “MADE IN DETROIT”. EN 2010, CET ENTREPRENEUR DANS L'ÂME DÉCIDE DE CRÉER SON PROPRE LABEL : SHARIVARI RECORDS. PRODUCTEUR TALENTUEUX, IL PARTAGE RAPIDEMENT LES SORTIES AVEC DES ACTEURS FONDAMENTAUX DE LA SCÈNE TECHNO COMME JUAN ATKINS, CHEZ DAMIER, KAI ALCÉ, ORLANDO VOORN, ROLANDO, DERRICK MAY... EN 2013, CE DIGGER INVÉTÉRÉ S'ASSOCIE AVEC LÉO ET GAËTAN POUR OUVRIR CHEZ EMILE RECORDS, UN DISQUAIRE-DISTRIBUTEUR LYONNAIS DÉSORMAIS RÉPUTÉ EN FRANCE. MUSH EST UN ARTISTE PLUTÔT RÉSERVÉ MAIS RECONNU POUR EXCELLER AUX PLATINES ! NOUS L'AVONS RENCONTRÉ AU SUCRE, CLUB LYONNAIS, OÙ IL PARTAGEAIT L’AFFICHE AVEC ROBERT HOOD.

Olivier, tu as passé ton enfance à Saint-Étienne, ville industrielle française et cité du design. Cette ville est considérée comme ayant un esprit à la “Detroit”. Qu'en penses-tu ?

Je ne pense pas qu'on puisse comparer Saint-Étienne à Detroit, tant cette dernière a été importante pour la musique au 20^{ème} siècle. Cela dit, Saint-Étienne est une ville post-industrielle, tout comme Detroit, avec un passif parfois lourd à porter, voire à assumer. Ça se ressent dans le travail des artistes évoluant depuis longtemps dans cette ville. D'ailleurs, de nombreux musiciens de Detroit, comme Derrick May, Mad Mike ou Jeff Mills, sont venus ces dernières années pour y jouer ou participer à des conférences. Tous ont été frappés par l'atmosphère particulière et industrielle que dégage cette ville. Aucun n'a pu s'empêcher de faire ce parallèle avec Detroit. D'un point de vue artistique et plus particulièrement musical, il n'a jamais été simple de s'épanouir ici, à cause du manque de lieux de représentation ou de soutien public. Concernant la scène purement électronique, il n'y a jamais eu véritablement de lieu adapté, ni même de réel engouement... Bien que les choses évoluent, comme dans beaucoup de villes en France. Des structures comme Positive Education ont réussi, grâce à un travail de longue haleine, à générer un mouvement via leur festival et des soirées régulières promouvant une musique plus industrielle et sombre, en harmonie avec l'atmosphère de la ville. Je suis resté à Saint-Étienne plus de quinze ans, période durant laquelle j'ai créé Sharivari, mixé lors de mes premières raves dans les années 90, travaillé pendant sept ans avec la compagnie Teatri Del Vento pour créer des bandes-son de spectacles de danse contemporaine, participé à des projets électro-jazz avec le saxophoniste Daniel Brothier, et produit mes premiers Eps avant de m'installer à Lyon pour ouvrir Chez Emile Records.

Ton label est éclectique. Peux-tu en dire plus ?

Dès l'âge de quinze ans, j'étais fasciné par l'univers des labels comme Underground Resistance, Peacefrog, Djax-Up ou Axis.

Je m'imaginais déjà avoir ma propre structure, chose qui s'est finalement produite quelques années plus tard, après avoir sorti des disques sur d'autres labels. À la fin des années 2000, j'étais en contact avec beaucoup de bons musiciens déjà connus ou en plein essor, des patrons de labels ou des personnes travaillant dans le milieu du pressing et de la distribution. J'avais suffisamment de réseaux et d'expérience pour finalement lancer mon projet. Sharivari est né en 2010. Le nom du label s'inspire d'un classique de l'électro de Detroit du début des années 80 que j'affectionne particulièrement : « Shari Vari » du trio A Number Of Names. Concernant l'éclectisme du label, je pense qu'il reflète mes goûts musicaux et mes rencontres dans le milieu, au fil des années. Même si l'esthétique générale reste purement électronique, proche de la house et de la techno avec des influences et des horizons très différents. On y retrouve des producteurs américains comme Dan Curtin ou Paul Johnson, japonais avec Ken Ishii, UFO et Kuniyuki, russes...

Tu es proche des producteurs de Detroit. Quelle relation as-tu avec eux ?

Cela s'est fait naturellement à la fin des années 2000 grâce à Internet et plus précisément à Myspace. Chez Damier, producteur de house de Chicago, est tombé sur moi un peu par hasard. Il m'a demandé de lui envoyer des morceaux, à peu près en même temps qu'Orlando Voorn, Dj hollandais rattaché à Detroit via ses nombreuses collaborations avec les pointures de la Motor Town comme Juan Atkins, Kevin Saunderson ou Mad Mike. Voorn m'a rapidement signé sur son label et m'a demandé de remixer Juan Atkins. Dans le même temps, Chez Damier a signé un remix que j'avais fait de Alton Miller, lui aussi pionnier de la house. Ensuite, il m'a fait rencontrer Kai Alcé, un producteur d'Atlanta avec qui j'ai collaboré sur son label NDATL, et qui a débouché sur plusieurs sorties et remixes. Certains se sont retrouvés sur des compilations de Derrick May et de Steve Bug.

Pour toi, qu'est ce qui différencie la musique de Detroit de celle de Chicago ?

Il est difficile de répondre à cette question en quelques lignes sans rentrer dans les clichés. Je dirais que la ville de Detroit était plutôt connue pour la techno et l'électro, de Jeff Mills à Mad Mike en passant par Derrick May, Anthony Shakir ou Drexciya... C'est une musique influencée par la science-fiction et par les musiques électroniques européennes comme le mouvement krautrock et l'EBM (electronic body music, Ndlr). Elle comporte des sonorités froides, électroniques, parfois moins dansantes. Alors que la musique de Chicago, qui s'est révélée dans les années 80 et 90 avec une house empreinte de disco, rajoute parfois une pointe de psychédéisme avec l'acid et l'utilisation de la fameuse TB-303. Je pourrais citer, pour donner un exemple, les labels Trax Records ou Dance Mania. Les choses ont bougé depuis trente ans. Aujourd'hui, on trouve beaucoup de productions house et techno dans les deux villes, même si je pense que la techno de Detroit est, à l'heure actuelle, beaucoup moins présente, chose que je regrette un peu, et a laissé place médiatiquement parlant à la house music avec des producteurs comme Moodymann, Omar S, Theo Parrish, Kyle Hall... Depuis quelques années, j'aime beaucoup ce qui se passe à New York. Il y a un nouveau souffle sur la scène house et techno américaine avec, par exemple, Levon Vincent, Fred P, Dj Qu...

Tu t'es installé à Lyon pour ouvrir Chez Emile Records il y a quatre ans. Comment avez-vous, en si peu de temps, gagné une aussi belle réputation ?

Lorsque nous avons ouvert Chez Emile avec Léo et Gaétan, il n'y avait plus de magasins spécialisés dans les musiques électroniques à Lyon depuis un moment. J'avais envie d'un projet de ce type pour quitter Saint-Étienne. Le marché du vinyle commençait à prendre un second souffle et c'était le moment opportun pour monter une telle structure. J'avais déjà un réseau de labels et de distributeurs grâce à Sharivari. Léo et Gaétan étaient déjà très bien implantés dans le milieu à Lyon et nous avons été rapidement bien entourés. Chez Emile est devenu un des principaux points de rencontre à Lyon pour les producteurs, les DJs, les patrons de label, les simples curieux ou les passionnés de musique électronique.

Il a fallu habituer les consommateurs de vinyles à se déplacer dans une boutique de disques, surtout la nouvelle génération. Elle a toujours acheté ses disques sur Internet. Et bien sûr habituer la génération précédente. La création de Chez Emile Distribution nous a permis de passer à l'étape supérieure et d'élargir notre réseau en travaillant avec des disquaires et d'autres distributeurs du monde entier. Nous apportons un soutien non négligeable à la scène locale. Le marché du disque reste fragile malgré tout. Rien n'est acquis et il faut encore travailler.

L'Ep de KiNK, en hommage à Aphex Twin, a été de nouveau pressé pour le bonheur des fans. Comment as-tu abordé Strahil Velchev ? Et pourquoi avez-vous décidé de le rééditer ?

Ma rencontre avec Strahil s'est également faite via Myspace, à la fin des années 2000, lorsqu'il commençait à sortir ses premières productions. Comme avec beaucoup d'autres producteurs, on a commencé à échanger pas mal de musique, et lorsqu'il m'a envoyé toute une série de morceaux expérimentaux composés entre 2004 et 2009, j'avoue que je me suis pris une bonne claque. Je lui ai dit que je les sortirai un jour sur mon propre label. Chose faite un an après sur Sharivari avec l'Ep « Aphex KiNK », en hommage bien sûr à Richard James, dont il est le plus grand fan. Puis ensuite avec l'Ep « Tracks From The Vault Vol. 2 » en 2011. Depuis, nous sommes toujours restés en contact et avons très souvent joué ensemble. Cette année, j'ai décidé de represser l'Aphex KiNK car beaucoup de gens ont demandé ce disque. De plus, il a vite été sold out. Et la cote du disque commençait à être élevée.

Tu es connu pour repérer les nouveaux talents. Quels sont les figures lyonnaises émergentes ?

Sentiments, Labat, Franck Gerrard et la bande à Groovedge en général, Clémentine, Perrine, D104, Noma et le crew des Palmas, J-Zbel, Judaah et tous ceux qui gravitent autour de BFDM, Silo, Tryphème, Leome, Gaet303, Folamour et tout le crew de Moonrise Hill Material, Fracture, Jutix, Mélodies Souterraine, Stakhan, les Chineurs, Aïa Recordings, Lumbago... et tous ceux que j'oublie ! La scène lyonnaise est impressionnante depuis quelques années et ce n'est que le début. Je ne parle pas des artistes tels que les Macadam Mambo, Ark, Umwelt, Kosme, Manoo, CLFT et tous les autres déjà en place depuis un moment.

photo par Aurélien Toullet

Chez Emile Records

Quelles sont les machines que tu utilises pour produire ? Tu as sorti un Ep chez Technorama. Mais j'ai aussi entendu dire que tu allais sortir sur ton propre label ?

À la base, je suis assez geek. J'ai toujours travaillé sur ordinateur. J'utilise Logic Audio, Ableton et un bon paquet de plugins et de samples. Actuellement, je passe beaucoup de temps en studio avec Noma de D104/Palma, dans lequel on utilise des synthétiseurs comme le Virus ou le Nord Lead, des boîtes à rythmes telles que la TR-909, l'Elektron ou la petite MFB-522. Concernant un disque sur mon propre label, j'y travaille ! Il m'a toujours été plus facile de sortir de la musique sur d'autres labels que sur le mien.

Tu as fait une Boiler Room à Londres, il y a peu de temps. Comment as-tu atterri là ?

Au départ, Boiler Room voulait faire une édition spéciale NDATL, le label de Kai Alcé. C'est un label basé à Atlanta, sur lequel ont signé Andrés, Moodymann, Robert Owens, Kyle Hall et d'autres pointures de la scène house américaine. J'étais, à ce moment là, le seul Européen à avoir sorti de la musique sur ce label. J'ai donc également été invité à y participer. Sachant qu'au final, le line up a complètement changé et je me suis retrouvé avec Kai, Roy Davis Jr., Norm Talley et Dj Stingray.

Quels sont les privilèges que le statut de Dj / producteur et de patron de label te donnent ?

La possibilité d'écouter et de mixer des morceaux qui ne sont pas encore sortis (les fameuses promos, Ndlr) ou qui ne sortiront peut être jamais, les démos que je reçois pour le label. Et bien sûr de pouvoir voyager, découvrir d'autres cultures, faire sans cesse de nouvelles rencontres, vivre des moments parfois intenses avec le public, des expériences originales propres au monde de la nuit. De vivre passionnément et simplement de ce que j'aime.

Tu as mixé aux côtés de Jeff Mills, Robert Hood, Octave One, Lil'Louis, Derrick May et bien d'autres encore ... les pionniers de la techno ... Avec qui souhaiterais-tu partager les platines aujourd'hui ?

Il me reste encore beaucoup de pionniers à rencontrer ! J'aimerais jouer avec Anthony Shakir, Mad Mike, Larry Heard et probablement des centaines d'autres. Sans parler des Djs et producteurs que je découvre tous les jours.

Si on pouvait se téléporter dans une période, laquelle choisirais-tu ?

Les années 70 et le début des années 80, l'apogée du jazz funk, de l'afrobeat, du krautrock, les débuts du hip-hop, de l'electro, de l'ambient...

“ Il m'a toujours été plus facile de sortir de la musique sur d'autres labels que sur le mien. ”



DIDIER VACA SSIN

LORS DE NOTRE PRÉCÉDENT NUMÉRO CONSACRÉ AUX SOUND SYSTEMS, NOUS AVONS TENTÉ DE RETROUVER LES PRÉCURSEURS DE LA SCÈNE FRANÇAISE. C'EST SEULEMENT APRÈS LE BOUCLAGE DU JOURNAL QUE L'UN D'ENTRE EUX, DIDIER VACASSIN, A CONTACTÉ LA RÉDACTION. CAPTIVÉ PAR L'ALBUM « FUNKY KINGSTON » DE TOOTS AND THE MAYTALS ET PAR LE FILM « ROOTS, ROCK, REGGAE », CELUI-CI SE PASSIONNE RAPIDEMENT POUR LE REGGAE. IL MULTIPLIE ALORS LES IMMERSIONS AU SEIN DES SOUND SYSTEMS LONDONIENS. CE QUI L'AMÈNE EN 1983 À CRÉER LE SOUND DE LA RUE DES PANOYAUX, À PARIS. SI CE DISPOSITIF NE REPRÉSENTE QU'UNE COURTE PAGE DE L'HISTOIRE DU REGGAE HEXAGONAL, IL A TOUTEFOIS REMPLI UNE FONCTION DÉTERMINANTE. DIDIER VACASSIN COMMENTE CET ÉPISODE MUSICAL. UN VÉCU ILLUSTRÉ PAR LES PHOTOS DE MARIE VANEETVELDE.

Comment as-tu découvert le reggae ?

Le reggae en France, c'est Bob Marley au milieu des années soixante-dix. Il y a eu peu de choses avant. Je me souviens de Desmond Dekker et son « 007 » ou d'une version variétoche de « Rivers of Babylon ». Aussi, vers 1969, nous avons eu vent de la musique qu'écoutaient les rude boys en Angleterre. Quelques points de repère comme ça. Mais je n'ai véritablement commencé à me brancher sur le reggae proprement dit qu'en 1977 avec l'achat de deux premiers albums : « Funky Kingston » de Toots and the Maytals et « War in Babylon » de Max Romeo. Ce dernier disque, on l'entendait partout cet été-là, notamment sur France Inter dans Bananas, l'émission de Patrice Blanc-Francard dédiée aux musiques tropicales. Marley retenait moins mon attention puisqu'il était partout, sur les radios et dans les magazines rock... Et d'ailleurs il me faudra quelques années pour retrouver le Marley roots sous l'artiste quasi... middle of the road, grand public. Peu à peu, j'ai approfondi le sujet. Le film de Jeremy Marre, « Roots, Rock, Reggae », un reportage sur le reggae et sur la Jamaïque, passait en salle cette même année. Plus que le son, la rythmique a capté mon attention.

Sous quelle impulsion as-tu commencé les sounds, rue des Panoyaux ?

Eh bien, le point de départ, l'envie première, c'est essentiellement parce que j'allais régulièrement à Londres. Dès mai 1980, j'y découvre les sound systems, une toute autre façon d'appréhender les enregistrements et le son. Jusqu'à ce moment-là, j'écoutais le reggae soit à la radio (Radio Ivre y consacrait une partie de ses programmes, Ndlr), soit comme tout le monde sur une bête chaîne stéréo. À Brixton, dans une salle du town hall et avec ces sonos d'enfer, c'était quand même autre chose. Je voulais tenter l'expérience à Paris. Ça ne s'est pas fait tout de suite, ça a mûri lentement... À cette époque-là, si tu t'intéressais au reggae avec passion, soit tu montais un groupe - Marley comme Steel Pulse ou Aswad étaient les modèles. Soit tu avais ton émission de radio - les radios libres s'épanouissaient avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. Soit tu étais journaliste.

Je crois que si j'avais pu développer mes talents sur une de ces trois opportunités, je n'aurais jamais eu l'idée de faire un sound... Sur Radio Ivre, quelques animateurs commençaient à se prendre au jeu du toasting, et cette culture du deejaying commença à faire son chemin, peu à peu... À ce moment-là, il n'existait aucun enregistrement de sound live dans le commerce. Les premiers disques en prise directe comme Gemini et Skateland n'arriveront que fin 1982...

Pourquoi c'était dans une église ?

C'est essentiellement parce que la chapelle trouvée dans le quartier de Ménilmontant, grâce à l'entremise de Radio Afrique, était désaffectée et que le quartier était en cours de rénovation. Donc avec des friches, des terrains nus. Tout cet espace nous permettait une certaine liberté de manœuvre. On sait à quel point il est difficile de trouver des lieux accueillants pour la musique à Paris, même encore aujourd'hui. Là on a eu cette chance. On avait d'abord démarché les boîtes de nuit mais, pour elles, pas question de programmer du reggae, qui était synonyme d'embrouilles et de consommation d'herbe. Ça a finalement été notre chance.

“ Le point de départ, c'est essentiellement parce que j'allais régulièrement à Londres. ”

Vous étiez une équipe. Burny était selecta et deejay. Mais qui a fabriqué la sono ? Et te considérais-tu comme le général ?

Nous étions une petite équipe, composée de quatre personnes : un autre pote, Ange, peintre et dessinateur BD, lui aussi passionné de reggae. Et nos deux copines, Pascale et Marie. Cette dernière est l'auteur de la plupart des photos qui témoignent de ces soirées. Quant à moi, je ne me définissais pas comme « général » mais disons plutôt comme producteur, dans le sens où j'ai conçu et voulu la chose, ai réuni les compétences autour de nous, et me suis arrangé pour que cela fonctionne à tous les niveaux. J'ai fait appel à Burny et Guillaume pour tenir les micros. L'un et l'autre étaient animateurs d'émission reggae sur Radio Ivre, étaient aussi les seuls qui avaient le goût de toaster sur les titres, des extended mixes justement faits pour ça. Ce furent les premiers en France, à ma connaissance, à oser. Les rappeurs français sont arrivés plus tard. J'ai mis un point d'honneur, il fallait être pris au sérieux, à ce que toutes les collaborations soient rémunérées. La sono était professionnelle, du matériel de location. Avec l'appui d'un sonorisateur qui veillait à la mise en place et au bon fonctionnement...

Puis de nombreuses futures figures du genre sont venus toaster... Y avait-il des enjeux financiers ?

À l'issue des premières dates, au début de l'année 1983, les critiques furent nombreuses et les appréciations diverses, y compris de nos collaborateurs, notamment sur le son, sur les sélections. Y'avait trop de ceci, pas assez de cela. À chaque nouvelle édition, nous nous sommes efforcés de nous améliorer. Peu à peu, le petit milieu des squats afro-antillais s'est intéressé à ce que nous faisions. Certains disaient, jalousie faisant : « Votre truc, c'est un truc de Blancs ». Comprenez : ce n'est pas sérieux, c'est bidon... Bref, très vite, histoire de nous renouveler, nous sommes allés prendre des contacts au squat rue de Flandre pour proposer des invitations à toaster, même si les mecs n'étaient pas vraiment au point. On a donc rencontré le tout débutant Yod, Ti Em' et son look élégant de Gregory Isaacs parisien, Jackie, futur Super John, que l'on croisait déjà dans les concerts... Jah Can aussi, de la Dominique, un des rares anglophones de la bande. Tous furent à chaque fois payés. Des sommes relativement modestes, mais à coup sûr c'était leur premier cachet.

Vous avez fédéré beaucoup de monde avec le sound de la rue des Panoyaux. Ta compagne, Marie Vaneetvelde, était photographe. Elle est devenue témoin grâce à ses nombreux clichés...

Oui, elle faisait de la photo, pas en tant que professionnelle, mais elle a photographié pas mal ce petit milieu, ces années-là. Et donc lorsque nous avons mis sur pied le sound, son rôle essentiel a été de documenter nos soirées.

Faisais-tu aussi de la photo ?

À l'occasion oui, avec un appareil bon marché genre Instamatic. Essentiellement pour la couleur. Marie s'occupait du noir et blanc dont elle assurait les développements et les tirages papier.

“Tous furent à chaque fois payés. Des sommes relativement modestes, mais à coup sûr c'était leur premier cachet.”

À la même période, d'autres sound systems naissants à Paris, faisaient date. Les fréquentais-tu ?

Les autres sound systems sont arrivés après, l'année suivante. Celui de Pablo notamment. Ou le Kwame N'Krumah Sound System... Tout cela s'est mis à exister à partir de 1984. Je ne peux pas dire que je les fréquentais. Après nous, la scène s'est un temps déplacée du côté de Montreuil, fin 1983. Également des tentatives au Quai de la Gare dans le XIIIème où un pote, Peers, possédait un local et tentait de lancer les premiers sounds naissants. Je pense à Dread Lions Sound System.

Le discaire Blue Moon a ouvert l'année suivante, connaissais-tu Lord Zeljko ?

Blue Moon a ouvert ses portes au métro La Fourche en juin 1982, six mois donc avant notre première date. Les nouveautés discographiques en provenance de Londres et de la Jamaïque, il n'y avait que chez eux qu'on pouvait les trouver. C'est aussi pour cette raison qu'après avoir fait nos preuves, nous avons invité Jean Cotton, le boss de Blue Moon, pour qu'il puisse nous faire profiter des merveilles à peine sorties du four, qu'il recevait hebdomadairement. Des maxis surtout, le format les plus commode pour nous... On laissait vivre le morceau avant que le deejay ne parte en impro... Zeljko, vendeur chez Blue Moon, c'est bien des années après. Nous nous sommes croisés à plusieurs reprises à Radio Aligre et aussi au magasin lorsqu'il officiait derrière le comptoir. J'ai toujours apprécié son enthousiasme et sa chaleur. Le contraire de certains vendeurs pisse-froids et vaguement méprisants qu'on se coltinait parfois.



Sound Panoyaux, Paris, 1983.

Comment réalisiez-vous vos flyers ? D'autant qu'à l'époque il n'y avait pas Photoshop... Et où les distribuiez-vous ?

Déjà on n'appelait pas ça des flyers. C'est la culture techno qui a importé ce terme. Mais oui, nous tirions des affichettes format A4, ou le quart de ça, selon les besoins. Les unes collées sur les murs de la ville. Les autres distribuées de la main à la main, ou plus rarement laissées en dépôt dans quelques boutiques. Il y avait deux graphistes dans la bande. Ange, dessinateur BD, l'auteur de plusieurs affichettes. Et Mick Hawthorne, artiste londonien et amateur de reggae depuis toujours. Je ne suis pas allé chercher plus loin. Lui m'envoyait ses dessins par la poste et je m'occupais de la maquette de l'affiche. Plus Letraset et photocopies que Photoshop en effet.

Votre démarche était sociale ou uniquement festive ?

Je ne sais pas trop comment répondre à ta question. Je crois qu'essentiellement on avait envie de faire vivre et de partager cette musique dans l'espace urbain. Le reggae ne peut pas se contenter du walkman et de la consommation individuelle. On s'adressait malgré tout, et de fait, aux marginaux. Le mot aujourd'hui ne veut plus dire grand-chose mais à l'époque cela avait encore un sens. Ce que l'on appelle aujourd'hui les minorités, comme les communautés arabes ou africaines, ne bénéficiaient alors d'aucune visibilité. La fameuse marche des beurs, c'est fin 1983, donc après. Il n'y avait rien pour nous d'intentionnel, mais, de fait, se retrouvaient au sound, des blacks d'Afrique et des Antilles, des beurs, des punks et fans de rock alternatif, ou simplement des auditeurs de radios libres... Les boîtes leur étant souvent inaccessibles, le lieu accueillait tout ce petit monde. Chaque édition attirait environ 300 personnes. On ne se marchait pas les uns sur les autres, il y avait de la place, une liberté totale, et il n'y a jamais eu le plus petit début d'incident ou d'embrouille, si ce n'est quelques tentatives de resquille.

Vos sources d'inspiration et vos fournisseurs de vinyles venaient-ils d'Angleterre ?

Nous avions nos propres disques. On faisait de nombreuses escapades à Londres où on s'approvisionnait. Parfois d'autres amis apportaient leurs collections. Nos inspirations ? Nous passions tout le reggae. Les chanteurs, les toasteurs, le dub, tous les styles... Du lovers au roots... De toute façon, pour la plupart des gens présents, c'étaient des titres qu'ils ne connaissaient pas. Selon les réactions du public, on variait. Parfois ça sifflait, ça protestait, et il fallait vite enchaîner avec un truc imparable.

Quand êtes-vous allés pour la première fois au carnaval de Notting Hill ? Y alliez-vous régulièrement ?

Notre premier Notting Hill Carnival avec Marie, c'était en août 1980. Nous avons continué à y aller durant quelques années, jusque 1989. Nous profitions du charme de la petite expédition, de nuit en ce temps-là, en train ou en car, puis la traversée en ferry...

Quels souvenirs gardes-tu de ce carnaval ? As-tu des anecdotes ?

Déjà le nombre de sound systems au mètre carré : c'était d'une densité unique. Mais le plus marquant pour moi c'étaient les steel bands, vraiment fabuleux. Le calypso de Trinidad c'est, dans ce contexte, quelque chose d'inoubliable. Peu d'anecdotes parlantes. Des vibes avant tout. J'ignore si c'est encore comme ça aujourd'hui. Je me suis laissé dire que ça a changé. Cela a pris une dimension d'événement international de masse et forcément ça a perdu en authenticité.

Es-tu déjà allé en Jamaïque ?

La Jamaïque est incontournable pour tout mordu de reggae. C'est là qu'est née cette musique, dans ce contexte social très particulier et il est difficile de l'apprécier, dans toutes ses dimensions et implications, sans avoir jamais mis les pieds sur l'île. Tu comprends intimement ce qu'est le dub lorsque te parviens, dans la chaleur d'une escapade au cœur des Blue Mountains, un rythme démultiplié qui s'enfuit au loin, là-bas, dans la vallée piquée d'antennes paraboliques... Je n'y suis allé qu'une fois hélas, avec Marie, durant l'été 1987, durant cinq semaines mais elles furent riches en sensations.

As-tu rompu avec les sound systems, le reggae ?

Ah non, le reggae, j'en écoute toujours. Une fois que tu es tombé dedans, c'est pour la vie. Même si j'ai tendance à davantage écouter les périodes historiques comme le ska, le rocksteady, ou le digital, plus que l'actualité. Mais je me tiens au courant. On me fait des compiles de singles, de nouveautés... Le reggae et la musique jamaïcaine en général, tu n'en as jamais fait le tour.

Jusqu'à ce que tu deviennes éducateur...

Non j'ai été éducateur à partir de 1982. J'ai continué à bosser dans le travail social jusque en 1995.



Virgo Sound System, Londres, 1983.



Java Sound System, Londres, 1983.

Es-tu resté en contact avec des personnes rencontrées pendant les années 80 ?

Ah, assez peu je dois dire. J'ai des contacts réguliers avec le père Burny, parfois à l'occasion d'expos sur le reggae... Sinon c'est vrai que de la période des années quatre-vingt, je ne vois plus grand monde. C'est sans doute l'effet de l'âge. Et puis on vit dans une société de plus en plus cloisonnée, c'est incontestable. Et la communication joue son rôle là-dedans. Bref, il y aura de moins en moins de gens qui auront connu les Panoyaux, canal historique.

Pourquoi as-tu arrêté d'acheter des vinyles ?
Es-tu à l'écoute de la nouvelle génération ?

Essentiellement parce que je carbure au Cd. C'est lié à mes pratiques d'écoute. Passer des vinyles chez soi, devoir à chaque fois se relever pour retourner le disque, j'ai rompu avec ces habitudes. Je préfère me caler un Cd en mode repeat. Courir les boutiques de disques, je l'ai tellement fait... Ce rituel a perdu son charme pour moi. Mais comme je te l'ai dit, je reste curieux des nouvelles générations, surtout depuis quelque temps, avec l'émergence de ce qu'on appelle le nu-roots...

De nos jours ne penses-tu pas que les activités qui prennent de l'ampleur, notamment la culture sound system, perdent de leur essence ?

Oui, complètement. Problème de massification et de généralisation. Même en Angleterre ça n'a plus le même goût. Dorénavant les sounds sont sur la scène et dans la lumière. Ce qui n'était absolument pas le cas avant. Un David Rodigan est une vedette maintenant, comme si c'était un artiste. Ce qui est une incontestable dénégation. Non, l'essence s'est plus qu'altérée. Et puis la house et la techno sont passées par là. Et c'est un tout autre esprit.

Marie Vaneetvelde est décédée relativement jeune. Afin de lui rendre hommage, as-tu déjà pensé à sortir un ouvrage avec ses photos ?

Je me suis surtout attaché à montrer son travail en ligne, puisqu'elle n'a pas eu le temps de le faire elle-même. Bien sûr, une édition papier serait souhaitable. Ce serait magnifique.

Connais-tu la scène vers chez toi ?

J'habite toujours Paris où il m'est difficile d'ignorer les manifestations diverses, les sound systems ou les « parties » dans les cafés alentours. Ce qui était fantasme ou utopie au début des années 80, est devenu réalité. Et ça fait un peu bizarre. Récemment, entraîné par des potes, je suis allé boire quelques Guiness au Saint-Sauveur, situé rue des... Panoyaux.

As-tu déjà imaginé recréer un sound system ?

Ah non, impossible. Cela n'aurait pour moi aucun sens. Le contexte a changé du tout au tout. La chose est devenue majoritaire. Il serait d'ailleurs intéressant de dénombrer le nombre de sounds en France à l'heure actuelle. À mon avis, il y en a autant que de cafés...

Un dernier mot ?

Le reggae ne cesse d'évoluer et de prendre des formes et des appellations différentes. Les styles se suivent. On peut préférer certaines périodes à d'autres, le roots plutôt que le ragga, par exemple. Mais ce courant et cette culture restent passionnants à explorer, peu importe le biais par lequel on y accède. Que ce soit sur le plan historique, politique, sociologique ou artistique la Jamaïque reste l'île au trésor. Pour combien de temps encore ?

FOCUS LABEL FANIA - PART I L'ÂGE D'OR DU BARRIO NEW-YORKAIS



LANCÉ AU MILIEU DES ANNÉES 60 À NEW YORK, LE LABEL FANIA EST EMBLÉMATIQUE DU RENOUVEAU MUSICAL LATINO. EFFICACE, LA FORMULE ÉLECTRIFIE LES RYTHMES AFRO-CUBAINS OU LE JAZZ À LA SOUL ET DONNE NAISSANCE À LA FAMEUSE SALSA. PARTICULIÈREMENT DYNAMIQUE, LE CATALOGUE CATALYSE, AU FIL DES ANS, LA CARRIÈRE D'UNE DIZAINE DE FIGURES DU GENRE COMME CELIA CRUZ, HECTOR LAVOE OU RUBEN BLADES. LA FIRME TRANSFORME ALORS LES CONCERTS EN MESSES INCANDESCENTES. ET RÉVÈLE AUTANT DE CLASSIQUES DÉSORMAIS INSCRITS AU PANTHÉON DE LA MUSIQUE POPULAIRE.

L'actuelle profusion de productions cuivrées ne doit pas faire oublier les travaux de modernisation des sonorités afro-cubaines entamés dans les années 60. Parmi les chantiers, celui de la Fania est certainement le plus abouti. Créé en 1964 à New York par l'impresario Jerry Masucci et par le chef d'orchestre dominicain Johnny Pacheco (voir photo ci-contre), le label bouscule le conservatisme ambiant en sublimant le boogaloo, ce registre tropical mâtiné de rythm and blues alors en cours dans le Spanish Harlem. Formé sur le tas au métier de producteur, Johnny Pacheco use de son oreille pour repérer les jeunes talents, nombreux dans le barrio. Moins politisée qu'à Miami où les exilés cubains attendent la chute de la dictature castriste, la communauté latine de la grosse pomme est surtout peuplée d'Américains d'origine portoricaine. Une richesse culturelle dont s'empare Fania qui sort en 1967 « El Malo », un album signé par deux futurs piliers de la boutique : le tromboniste Willie Colon, ici en duo avec le chanteur Hector Lavoe. Innovante, cette production donne le la de ce que sera la Fania durant les vingt années à venir.

Ossature du label, la Fania All Stars se forme dans la foulée. Véritable vivier, ce big band composé d'une trentaine de membres est une redoutable machine à danser. Naturellement, cette dynamique imparable renvoie à d'autres side bands de l'époque comme Booker T. and the MG's ou les Funk Brothers. Pourtant, à la différence de ces groupes, certains des musiciens de l'ensemble vont également s'épanouir en solo. C'est le cas du chanteur Ismael Miranda, du pianiste Eddie Palmieri et des figures tutélaires de l'orchestre : le timbaliste Tito Puente et la charismatique Celia Cruz. En 1968, le chanteur afro-philippin Joe Bataan fait paraître « Riot ! » et rompt avec la discographie maison. À l'instar de l'impérissable « Acid » de Ray Barretto, cet enregistrement agrége divers courants, surtout la soul, qu'on retrouve sur « It's A Good Feeling » ou « Daddy's Coming Home ». Cette influence significative imprègne naturellement la scène internationale, notamment les premières sessions de Santana, les soli de Manu Dibango (lui-même jouera avec la Fania All Stars) ou la démarche flamboyante d'Edwin Starr. Inventé par et pour Fania, le terme salsa devient un slogan, notamment sur les scènes d'Amérique latine où le label brille de mille feux.

Le sacre latino

Durant les années 70, le catalogue s'impose sur le marché, grâce à des sorties pléthoriques. Plus de 1000 références sont ainsi éditées entre 1965 et 1985. Le staff adopte une démarche pragmatique en rachetant d'autres sociétés comme Cotique ou Tico, en créant des shows radiophoniques et en implantant un studio dévolu aux groupes ou interprètes de l'écurie (1). La croissance de la Fania vire rapidement à l'hégémonie : plus de 80 % des productions hispaniques enregistrées durant cette période sur le sol américain proviennent de cette compagnie... Témoignage-clé, le film « Our Latin Thing » de Leon Gast atteste de cette popularité. L'enseignement est à son sommet au milieu des années 70 avec la participation de la Fania All Stars au festival Zaïre 74. Revue musicale de trois jours voulue par le boxeur Mohamed Ali, en prélude à son combat contre George Foreman pour le titre mondial de la discipline, cette manifestation est programmée à Kinshasa et regroupe de nombreuses stars comme B.B. King, James Brown mais aussi Franco et Tabu Ley Rochereau. La prestation du super-groupe de la Fania, emmené par Celia Cruz, offre non seulement une prestation impressionnante mais permet aussi à l'ensemble afro-caribéen d'explorer ses racines sur le continent premier, de joindre son répertoire à celui des nombreuses formations congolaises, elles-mêmes fortement empreintes de rythmes latins...

En studio, deux disques symbolisent la place de la Fania à l'international. Sorti en 1978, « Siembra » est composé par Willie Colon et par le Panaméen Ruben Blades et reste l'un des enregistrements les plus aboutis de l'écurie américaine. « Plastico » offre un groove discoïde, « Maria Lionza » séduit par sa mélodie entêtante et « Pedro Navaja » transforme Ruben Blades en brillant narrateur. Une dimension artistique que ce dernier mettra à profit dans les années 80, mais avec un répertoire chanté cette fois-ci en anglais. Composé en 1985 par le désormais célèbre mais tourmenté Hector Lavoe, « Revento » confirme cette ascendance sur la pop avec une reprise réussie du « Cancer » de Joe Jackson. Hélas, à mille lieues d'un classique tel « La Voz », certains arrangements synthétiques aujourd'hui datés font aussi de ce disque le chant du cygne de la Fania, canal historique.

(1) Dictionnaire du Rock, Michka Assayas (Bouquins/Robert Laffont)



RARE WAX PAR K-MEL SON



Quinn Harris / Your Guy - Hey Let Me Be 12' (Cantilever Rec.)

Voici ce que j'appelle un diamant noir. Je vous présente ici un album qui s'écoute de bout en bout. Il est relativement sweet et révèle un track soul exceptionnel. Intitulé « Slow Bumping », ce morceau vous transporte vers d'autres horizons. Quinn Harris est un artiste plus connu pour son premier album de 1970, « All in the Soul », sur Reynolds Records. Et aussi pour son 45 tours avec le track « I'll Always Love You » sur MLE Records. Il est notamment compilé par Al Kent de Million Dollar Disco chez BBE via « Disco Love Vol.1 ». Pour ce bijou, il faut avoir un portefeuille bien garni ! (Belle pochette noir et blanc, Ndlr).



Akofa Akoussah & Dama Damawuzan / Love Love Love (Amour Amour Amour) 12' de 4 titres (Afric Productions Rec. - 1979)

Un disque de brocante qu'on ne voit plus trop aujourd'hui. Très prisé par les collectionneurs d'afro. Dans la lignée du track de Pat Thomas « I Need More », ou du titre de Nana Love « When the Heart Decides ». De la dynamite ! (Pochette à l'artwork improbable, Ndlr).



Sir Mack Rice / I Made Music Lp (SRI-1977)

Un artiste multi-casquettes qui a collaboré avec beaucoup de musiciens et de labels, grâce à son écriture, ses arrangements ou ses productions. Cet album est sorti en 1977 sur un label très connu des collectionneurs de productions de Floride. Il y a deux morceaux extraordinaires, pour une « sweet soul » aux influences tropicales. Un 12' magnifique que je vous recommande fortement car très peu connu, voire pas du tout.



Les Getrex / I Can Feel It In My Bones - Don't Say a Mumbly Word 7' (Bayou Boogie - 1978)

Les Getrex est une référence que j'ai pu découvrir grâce à un mini-mix de Kodie Black, un digger anglais de 7'. Transcendé par le gospel, le track « I Can Feel It in My Bones » m'avait alors perturbé. Tout simplement magique !



Gospel Comforters / Yes God Is Real - Land Beyond the River 7' (Marcs Rec. - 1975)

Il faut se lever tôt pour mettre la main dessus. Ces deux titres sont extraits du Lp « Noah's Ark » de 1977, tout aussi rare. La compile « Good God ! A Gospel Funk Hymnal » sur US Numero Group comporte aussi un titre de leur unique album. Le titre à retenir est « Yes God is Real ». C'est magnifiquement funky, grâce à la guitare de George Grady et à la voix de Major Haines.



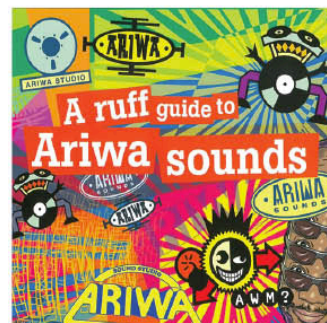
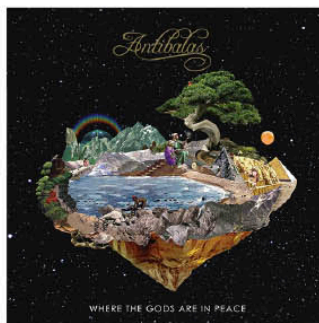
Joni Adams & The Fenderman 70 / Las Vegas - Going Back to Miami 7' (Zodiac Rec.)

Initialement sorti sur la compilation « Miami to Las Vegas », ce 45 tours a été pressé par la suite. « Las Vegas » est le seul track intéressant de la compile. Ça reste un gros morceau funk qui ferait faire de belles glissades sur les dancefloors, notamment en compagnie des Djs Psycut et Chabin. Un tsunami !



Fortgang / Your Guy - Hey Let Me Be 7' (Capital Rec.)

Un magnifique 45 tours que j'ai découvert il y a quelques années maintenant. C'est un "Double Sider" écrit et produit par Steve Fortgang. Un "private press" pour lequel peu d'informations sont disponibles. De la vrai soul de Blanc comme je l'aime : c'est mon coup de cœur.



V.A. / The Definitive Ju Ju Records Collection 1968/1969 (2 Lps)

Pour ceux qui ne connaissent pas encore les incroyables anecdotes de Janko, nous vous invitons à écouter l'émission spéciale 10 ans de Star Wax, enregistrée chez rinse.fr. Plus concrètement, Dipiz Records épaulé le grand monsieur en s'investissant humainement et financièrement. Après avoir produit l'an passé son nouvel album, Dipiz Records réédite aujourd'hui, sous la forme d'un gatefold, le catalogue original de Ju Ju Records. Ce label est né de la rencontre du Canadien Davy Jones et de Janko Nilovic, en 1968. La bonne entente en studio et lors de concerts donnés notamment pour « Sookie Sookie » amène les deux compères à créer Ju Ju Rec. Très vite ils enchaînent six 45 tours. Soutenu par Eddie Barclay qui diffuse les disques et en fait la promotion, de Paris à Saint-Tropez en passant par les plateaux télévisés, le tandem lance même une nouvelle danse pendant l'été 1969. Les 7 inch oscillent entre d'habiles titres de soul chantés en anglais par Bobby Cannon, Abra K Dabra ou Tinka Bell... et de la musique instrumentale, dont deux versions vaudouïsantes et fort rythmées. L'obsession de Davy Jones pour le culte vaudou a ainsi donné naissance à « Voodoo Ju Ju Obsession-Part 1 & 2 », deux bombes taillées pour le dance-floor et recherchées par les diggers les plus assidus. Une nouvelle réjouissante pour ceux qui ne jurent pas seulement par les pressages originaux. À noter trois remixes et un edit en bonus. La seule déception est d'apprendre que, suite à la sortie du dernier 45 tours, Davy Jones a disparu des radars. Pourtant Janko a tenté de le retrouver... À se demander si Davy est n'est pas devenu prêtre en Haïti... Nous souhaitons que cette réédition en 12 inch ne soit pas seulement une bonne nouvelle pour nos oreilles, et qu'elle permettra, peut-être, de faire ressurgir Davy. (Supa Cosh...)

Antibalas / Where The Gods Are In Peace (Lp/Cd/Digital)

Formation phare de l'afrobeat depuis une vingtaine d'années, Antibalas s'est notamment distingué sur Broadway en illustrant l'excellente comédie musicale « Fela ! » ou en rendant hommage à David Byrne, autre passionné de cultures africaines, lors d'un concert mémorable au Carnegie Hall.

Edité par le label Daptone, « Where The Gods Are In Peace » confirme la puissance sonore de la tribu new-yorkaise. Quitte à déplaire aux gardiens du Shrine, « Gold Rush » innove avec son climat glaçant. Dénonciation en règle du massacre des Amérindiens au XIXe siècle lors de la conquête de l'Ouest, cette plage rappelle la formidable capacité d'adaptation musicale de l'afrobeat. De loin le titre le plus accessible de l'album, « Hook & Crook » séduit grâce à sa section de cuivres funky. Irrésistible, la rythmique rebondit et offre ainsi matière à un possible edit. Enfin le triptyque « Tombstown » recycle avec brio le discours afro-futuriste et parfois fumeux du Black President, période Egypt 80. Souvent cantonnées aux chœurs ou aux slogans vengeurs, les voix sont ici insérées à une jungle d'arrangements synthétiques. Ou surgissent impériales, au détour des multiples fulgurances free. (Vincent Caffiaux)

V.A. / A Ruff Guide To Ariwa Sounds (Cd/Digital)

Créateur du label Ariwa, Mad Professor compose, depuis le début des années 80, un catalogue foisonnant partagé entre ses propres albums (la série Dub Me Crazy et ses pochettes géniales), des signatures variées et différents travaux pour des groupes essentiels comme The Ruts ou Massive Attack. Parue il y a quelques semaines, la compilation « A Ruff Guide To Ariwa Sounds » fait la part belle aux sessions de prestige en compagnie de Yabby U, Cedric Congo ou avec le deejay Big Youth qui délivre ici l'excellent « Don't Drink & Drive », sur un riddim popularisé en son temps par U-Roy. Sans égaler la dimension sonore du studio Black Ark (mais est-ce comparable ?), la rencontre entre Lee Perry et le dubmaster britannique aboutit au syncopé « Open Door ». Truffé de réverbération et de basses lourdes, la marque de fabrique du sorcier de Croydon, ce morceau vaut surtout pour l'intervention fantasmagique de Scratch. Reste la contribution des interprètes anglo-jamaïcains, certainement la facette la plus intéressante de ce disque, avec des titres signés par Sister Audrey, Pato Banton ou Macka B. Souvent toastées et parfois bien senties, les vignettes décrivent le quotidien de ces derniers au sein de la société thatchérienne. Elles révèlent une production parmi les plus créatives du reggae de l'époque. (Vincent Caffiaux)

“FOREVER NEW”

Mr Complex featuring
Georgia Anne Muldrow, Anna Simpson,
Prince Po, OC, Sadat X, Cole Williams
General DV, Brianna Nadeau
Tiye Phoenix, Truth Enola,
Maya Azucena...

Produced by Mortal 1



Disponible sur Itunes, Spotify, Deezer...

Available on Digital & Cd
(Redline Distribution)

Follow me at [instagram.com/plexplexplex](https://www.instagram.com/plexplexplex)



Yasuaki Shimizu / Music for Commercial (Lp/Cd)

Subdivision du label bruxellois Crammed Disc, Made to Measure reste un creuset passionnant. Pour preuve le récent enregistrement signé Le Ton Mité. Autre pièce de cette collection, l'album « Music for Commercial » du compositeur japonais Yasuaki Shimizu est aujourd'hui réédité par la firme belge, qui met ainsi fin à près de trente ans de spéculation. Addition de plages souvent très courtes (en moyenne une minute...) composées pour des spots publicitaires destinés au marché nippon (avec des intitulés aussi lapidaires que « Honda » ou « Knorr »), le recueil se situe à la croisée du domaine improvisé et de ce qu'on allait bientôt appeler l'ambient. La « Musique d'Ameublement » chère à Satie se conjugue ici aux volutes sonores de Brian Eno et aux prédictions de Warhol. L'effet est garanti : à la différence des thèmes aujourd'hui infligés au kilomètre sur le petit écran, les vingt-trois miniatures qui illustrent « Music for Commercial » (ainsi qu'un titre tout aussi curieux commandé pour un film d'animation) peuvent s'écouter séparément des annonces pour lesquelles elles étaient initialement prévues, générant autant de virgules poétiques. C'est parfois étonnant et souvent très beau. Recommandé. (Vincent Caffiaux)

Jerry Goldsmith / Alien (2XLps ou 4XLps)

Attention chef-d'œuvre édité sur le label texan Mondo, spécialiste des musiques de films de type fantastique voire gore ou popcorn 80's. Là, c'est la bande originale d'« Alien, Le Huitième Passager », le film de Ridley Scott sorti en 1979, avec, comme à l'accoutumée, un packaging de toute beauté. Mais le gros « plus » de ce re-press, c'est qu'il s'agit de la version dite élargie de la BO de Jerry Goldsmith, donc avec toutes les musiques utilisées pour le film. Comme le précise Mondo, il s'agit d'une bande originale absolument essentielle, pas seulement pour les fans de la franchise Alien mais aussi pour les amateurs de Jerry Goldsmith (qui, à l'époque, s'est surpassé) et pour les passionnés de science-fiction en général.

Disponible en double vinyle 180 grammes noir, et surtout en double Lp 180 grammes vert fluo translucide, clin d'œil à la couleur du sang de l'alien... Sortie annoncée fin septembre. Et rappelez-vous que « Dans l'espace personne ne vous entend crier... ». (Dj Barney From Vernon)

Bicep / Bicep (Lp/Cd/Digital)

En quelques sept années, le duo nord-irlandais (Belfast) Bicep a su se faire une place de choix sur la scène électronique. Andrew Ferguson et Matthew McBriar se font remarqués en 2015 par leur house pêche, mélodique et joviale qui lorgne vers l'électro sud-africaine comme l'indique leur titre phare « Just », sorti chez Aus Music. Ils se paient même le luxe de remixer les classiques house « Lovelee Dae » et « In Yer Face » de Blaze et 808 State, l'an dernier. Ils gèrent un label particulièrement en forme : Feel My Bicep. Pour cette rentrée 2017, ils passent à la vitesse supérieure en sortant leur premier album « Bicep », un double Lp de douze titres, chez Ninja Tune. Un album varié, tout en introspection, adapté pour l'écoute domestique ou la voiture mais délivrant aussi quelques réjouissances club comme « Aura », le premier maxi, qui laisse augurer un automne et un hiver estampillés Bicep ! Je suis conquis. En bac le 1er septembre 2017. Bicep sera à l'affiche du Pitchfork Music Festival à Paris, le 4 novembre 2017. (Dj Barney From Vernon)

Retrouvez
quotidiennement
des chroniques sur
starwaxmag.com

DREAM NATION

ELECTRONIC MUSIC FESTIVAL AFTER TECHNO PARADE

DOCKS DE PARIS



SAM
23
SEPT

4 SCÈNES + DE 35 ARTISTES
INDOOR | OUTDOOR

TECHNO | TRANCE | BASS MUSIC | HARD BEAT

DERRICK MAY • ANDY C • ACE VENTURA • MISS K8
DOCTOR P • KILL THE NOISE • EVIL ACTIVITIES • BERG
CAMO & KROOKED • ART OF FIGHTERS • EPTIC • GMS
JUNO REACTOR • RADIUM • MANU LE MALIN • MUST DIE!
STEVE RACHMAD aka STERAC • LUCY • CLERIC • AZAX
LENNY DEE • MAISSOUILLE • MEGALODON • DARKTEK
FLOXYTEK • EMMANUEL TOP • ELECTRIC RESCUE • SYMPHONIX
DJ FLY • ELISA DO BRASIL • DJ ABSURD • SENSIFEEL & MORE...

PRÉVENTE : WWW.DREAMNATION.FR

+ D'INFOS : WWW.FACEBOOK.COM/DREAMNATIONFESTIVAL



Dj Sctelite

Top 5 nouveautés

- Dj Jeff Afrozila "Gratitude"
- Bodhi Satva feat. Zano "Don't You Forget"
- Dj Shimza "Destino"
- Dj Sctelite feat. Fredy "Massamba Abantu"
- Soulsak "Ancestral Calling"

Top 4 oldies

- Paulo Flores "Inocente"
- Dj Znobia "O Outro Lado"
- Dj Revolution "Afro-Sound"
- V-A "Africanism All Stars Vol.1"

Premier disque vinyle acheté

"Coisas Da Vida" d'André Mingas...

Top 3 beatmakers

Bodhi Satva, Atjazz, Wilson Kentura

Ton festival favori

C'est au Kenya. Je suis marqué à vie par Ten Cities, organisé par le Goethe-Institut

Ton site web musical préféré

Traxsource.com

Ta musique africaine traditionnelle

J'apprécie toutes les musiques africaines. Selon celle que j'écoute, cela me procure différentes sensations, l'inspiration...

Ton meilleur spot en Angola, à Luanda

Elinga Bar

Un verre de

Aujourd'hui un verre d'eau fraîche

Ta destination favorite

Sans aucun doute, Lisbonne. Pour son architecture et sa diversité culturelle

Une paire de

Miguel Vieira

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Entrepreneur dans le milieu culturel



Céline (Technorama Rec.)

Top 6 nouveautés

- Broken English Club "Accidents and Romance" Ep
- Dax J "Tripin"
- Objekt "Objekt #4"
- Sawf "Booma"
- Dopplereffekt "Cellular Automata Lp"
- Jax Dax "No More Lies"

Top 6 oldies

- Drexciya "Black Sea"
- Zeka "Vengeance Of A Mad Man"
- Alan Vega "Station Station"
- Model 500 "Incredible"
- Autechre "Nine"
- Modal "Lovers (Roy Davis Jr. & Dj Skull Mix)"

Premiers disques vinyle achetés

David Bowie et Depeche Mode, à 8-9 ans

Y a-t-il un vinyle qui est systématiquement dans ton Dj bag

Pearson Sound "Starburs Ep"

Ton spot favori

La Station-Gare Des Mines à Paris

Pour te chausser, une paire de

Mes super bottines Kickers spécial teuf

Pour tes sets, plutôt digital ou vinyle

Vinyle

Technorama Records en trois mots

Electronique, éclectique, dancefloor

Quel privilège te donne le statut de Dj

De partager la musique que j'aime, de faire kiffer et danser les gens...

Sans musique, la vie serait

Impossible

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Chorégraphe et ou danseuse



Marc Hype (Dusty Donuts 45 Live Berlin)

Top 5 nouveautés

- The Realmatics "Made You Look"
- Eric Boss "Closer To The Spirit"
- Soopasoul "Brand Nu"
- Dj Tron "The Funky Break"
- Dusty Donuts "All Eyes On Lovin'" (Naughty NMX Cali Mix)

Top 5 oldies

- Bobby Byrd "I Know You Got Soul"
- The Pharcyde "Running"
- James Brown "The Boss"
- Dj Shadow "Organ Donor"
- Dawn Penn "You Don't Love Me (No, No, No)"

Ta première approche du Djing

En 1988

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Nu-Mark

Ton site web musical favori

Whosampled.com

Ton digger favori

Amir

Le premier vinyle que tu as acheté

Run D.M.C. "It's Tricky 12 inch"

7' ou 12'

7 inch

Un verre de

Whisky

Ton club favori à Berlin

Gretchen

Pour te chausser, une paire de

Nike vintage runners

Ton disquaire préféré

Soultrade Berlin

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Propriétaire d'une île privée



Star Wax 7 inch new release

Lost tools, sexy weird skipproofs & "Nicodemus" RockNrolla Remix

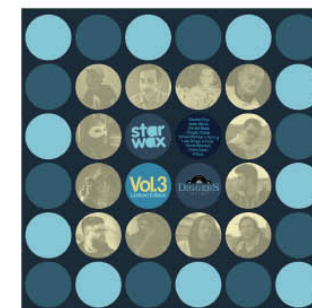
..... Star Wax 12 inch collection



Various Artists Vol.1
Star Wax X Posca - Epuisé



Various Artists Vol.2
Star Wax X Posca



Various Artists Vol.3
Star Wax X Diggers Factory

www.starwaxmag.com

Betino's Records

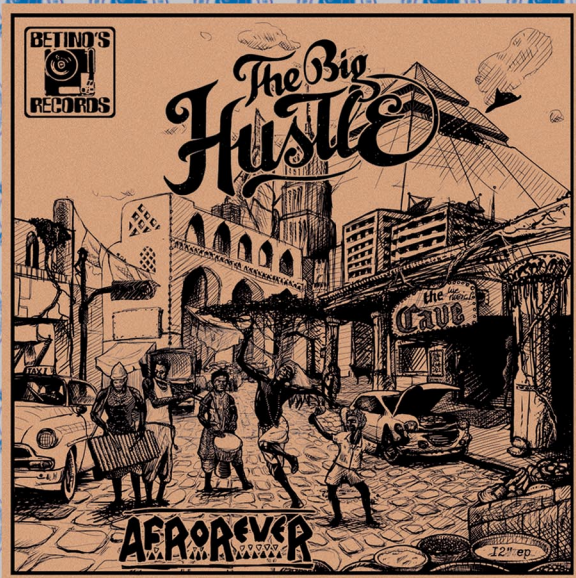
A very independent label proudly presents.

Three slices of the tightest funk made in Paris from the forthcoming second album of groove collective "The Big Hustle" with guest of honour Cheick Tidiane Seck. And the cherry on top, a deep house remix of Afroever by Olivier Portal of Playing For The City fame.

(release date : Sept. 15)

The Big Hustle

(BR03)



Wellborn

(BR01)



Taken from the rare 1981 l.p.

"We gonna do it" by Togolese artist **Wellborn**. Betino's Records presents 3 exciting afro boogie psyche tracks revisited by **Mitsu the Beats, Lord Funk & Baptman** (also includes the original version of

"We gonna do it")

www.betinos.com

Robert Helms

(BR02)



Two gems from the sought after 1980 l.p.

"Lay down girl" by American singer **Robert Helms** with a backing band led by **Jacob Desvarieux**. This e.p. contains 2 sweeping cosmic funk tunes reworked by **DJ Vas & Baptman** teaming up with Betino (includes the original versions of "Sekele I like it" & "Feet on the ground")

www.facebook.com/betinosrecordshop